

Alexandre Grothendieck, créateur réfugié en lui-même

Alain Connes

Voilà, donc Alexandre était un géant des mathématiques, un mathématicien français qui est mort il y a deux ans, en novembre 2014. Et en fait, si vous voulez, lorsqu'on m'a demandé de faire un exposé, j'ai volontiers accepté, avec pour principale motivation celle de rétablir un fragment de vérité devant un livre qui a été écrit sur Grothendieck, que je ne citerai pas, par un non-mathématicien, fasciné par le personnage, mais dont le jugement sur les écrits de Grothendieck, en particulier sur *Récoltes et semailles*, qu'il croit pouvoir résumer en une phrase, m'est apparu comme une insulte faite à la mémoire du grand savant.

J'ai donné pour titre *Alexandre Grothendieck, le créateur réfugié en lui-même*. Ce que j'avais en tête en donnant ce titre, c'était son parcours, de son enfance de réfugié, de sa créativité prodigieuse, à la fois mathématique et littéraire, et puis de cette deuxième moitié de sa vie, qui l'a amené dans les 25 dernières années, à se réfugier en lui-même dans un petit village des Pyrénées, celui de Lasserre, où il a écrit trente-cinq mille pages.

La correspondance entre Jean-Pierre Serre et Alexandre Grothendieck, qui a été publiée sous forme d'un magnifique volume, montre bien comment leurs idées ont bouleversé la géométrie algébrique. Elles témoignent d'une profonde amitié et de l'esprit qui était celui de Bourbaki dans ces années-là. Un dévouement sans borne à la beauté des maths, complètement débarrassé de tout individualisme. Après un épisode de découragement dû à la mort de sa mère en 1957, Grothendieck a eu une période de créativité rayonnante, qui a abouti en particulier à la notion de topos.

Cette notion était implicitement présente dans un article qui, au départ, était, entre guillemets, une "emmerdante rédaction" destinée à Bourbaki et qui, en fait, lorsqu'elle a été publiée, a rendu fameux le journal dans lequel elle a été publiée, au point que l'on désigne l'article simplement sous le nom de Tohoku (le journal s'appelle *Tohoku Maths Journal*). S'y cotoyaient déjà... donc là je vais vous parler un petit peu de math, mais ça ne durera pas très longtemps. Donc, s'y cotoyaient déjà les catégories de diagrammes et celle de faisceaux d'ensembles, mais Grothendieck n'avait pas encore dégagé le principe nouveau qui permette d'englober ces deux exemples comme cas particuliers d'un même concept, celui de topos. Donc, écoutons-le. En fait, je passerai la plus grande partie de mon exposé à citer Grothendieck.

Conférence donnée au Collège de France dans le cadre du colloque Migrations, réfugiés, exils, le 13 octobre 2016 .

<https://www.youtube.com/watch?v=FkBtSRyv6l4>

“Le point de vue et le langage des faisceaux introduit par Leray nous a amenés à regarder les espaces et variétés en tous genres dans une lumière nouvelle.

Il ne touchait pas pourtant à la notion même d’espace, se contentant de nous faire appréhender plus finement avec des yeux nouveaux, ces traditionnels espaces déjà familiers à tous. Or, il s’est avéré que cette notion d’espace est inadéquate pour rendre compte des invariants topologiques les plus essentiels qui expriment la forme des variétés algébriques abstraites. Pour les épousailles attendues du nombre et de la grandeur, c’était comme un lit décidément étriqué où l’un seulement des futurs conjoints, à savoir l’épousée, pouvait à la rigueur trouver à se nicher tant bien que mal, mais jamais les deux à la fois.

Le principe nouveau, qui restait à trouver, pour consommer les épousailles promises par des fées propices, ce n’était autre que ce lit spacieux qui manquait aux futurs époux sans que personne jusque-là ne s’en soit seulement aperçu. Ce lit à deux places est apparu comme par un coup de baguette magique avec l’idée du topos. C’est le thème du topos et non celui des schémas qui est ce lit, ou cette rivière profonde où viennent épouser la géométrie et l’algèbre, la topologie et l’arithmétique, la logique mathématique et la théorie des catégories, le monde du continu est celui des structures discontinues ou discrètes.

Si le thème des schémas est comme le cœur de la géométrie nouvelle (c’était une invention de Grothendieck aussi), le thème du topos en est l’enveloppe ou la demeure. Il est... (donc, c’est toujours Grothendieck qui parle, ien entendu) ...ce que j’ai conçu de plus vaste pour saisir avec finesse, par un même langage, riche en résonances géométriques, une essence commune à des situations des plus éloignées les unes des autres, provenant de telle région ou de telle autre, du vaste univers des choses mathématiques.”

Donc, si vous voulez, à ce moment-là, Grothendieck a fait une découverte extraordinaire. Il a dévoilé un concept d’une portée incomparable, à la fois par la richesse infinie des espaces qu’il permet de recouvrir, mais aussi et surtout parce qu’en fait, si vous voulez, il montre comment... comment... quelle est la vraie nature d’un espace géométrique, qui doit servir simplement à un espace de paramètres pour un ensemble variable. Et alors, une des grandes, une des merveilleuses découvertes, justement, de la notion de topos, c’est que quand on travaille dans un topos, c’est exactement comme si on travaillait dans la théorie des ensembles, sauf que l’on ne peut plus appliquer la règle du tiers exclu.

On ne peut pas dire, on ne peut pas raisonner par l’absurde, mais tout raisonnement intuitionniste continue à marcher. *“Donc on a ainsi un exemple merveilleux d’un concept issu des mathématiques pures, mais dont la portée, ne serait-ce que par*

ses relations avec la logique, n'est plus limité à ce domaine des sciences." Par exemple, si vous voulez, la notion de vérité devient une notion beaucoup plus subtile dans un topos.

Et bon, je veux dire, c'est une notion qui devrait être beaucoup plus connue qu'elle ne l'est. Alors j'en viens, je passe, maintenant, donc c'est fini pour la partie mathématique, je passe à la relation de Grothendieck avec le monde des mathématiciens, qui est en fait l'un des thèmes principaux de *Récoltes et semailles*. Écoutons-le, à nouveau. Voilà ce que dit Grothendieck :

"Le moment me semble venu de m'exprimer au sujet de ma relation au monde des mathématiciens. C'est là une chose toute différente de ma relation aux mathématiques. Celle-ci a existé et a été forte dès mon jeune âge, bien avant même que je me doute qu'il existait un monde et un milieu des mathématiciens, tout un monde complexe, avec ses sociétés savantes, ses périodiques, ses rencontres, colloques, congrès, ses prima donna et ses tâcherons, sa structure de pouvoir, ses éminences grises et la masse non moins grise des taillables et corvéables, en mal de thèses ou d'articles. Et de ceux aussi plus rares, qui sont riches en moyens et en idées et se heurtent aux portes closes, désespérant de trouver l'appui d'un de ces hommes puissants, pressés et craints, et qui disposent de ce pouvoir magique : faire publier un article. J'ai découvert l'existence d'un monde mathématique en débarquant à Paris en 1948 (Grothendieck est né en 1928) à l'âge de 20 ans, avec dans ma maigre valise, une licence ès sciences de l'Université de Montpellier et un manuscrit aux lignes serrées, écrit recto-verso sans marge, le papier était cher, représentant trois ans de réflexion solitaire sur ce qui, je l'ai appris plus tard, était alors bien connu sous le nom de théorie de la mesure ou de l'intégrale de Lebesgue.

J'avais jonglé avec les ensembles que j'appelais mesurables, sans avoir rencontré d'ailleurs d'ensembles qui ne le soient, et avec la convergence presque partout, mais j'ignorais ce qu'était un espace topologique. Je n'avais pas entendu prononcer encore, dans un contexte mathématique du moins, des mots étranges ou barbares, comme groupe, corps, anneau, module, complexe, homologie et j'en passe, qui soudain, sans crier gare, déferlaient sur moi tous en même temps. Le choc fut rude. Si j'ai survécu à ce choc et ai continué à faire des maths et à en faire même mon métier, c'est qu'en ces temps reculés, le monde mathématique ne ressemblait guère encore à ce qu'il est devenu depuis.

Il est possible aussi que j'avais eu la chance d'atterrir dans un coin plus accueillant qu'un autre de ce monde insoupçonné. J'avais une vague recommandation d'un de mes professeurs à la faculté de Montpellier, qui avait été un élève de Cartan. Comme Élie Cartan était alors déjà hors-jeu, son fils, Henri Cartan, fut le premier congénère que j'ai eu l'heur de rencontrer. Je ne me doutais pas, alors, à quel point c'était d'heureux

augure. Je fus accueilli par lui avec cette courtoisie empreinte de bienveillance qui le distingue, bien connu des générations de normaliens qui ont eu cette chance de faire leurs toutes premières armes avec lui.

Il ne devait pas se rendre compte d'ailleurs, de toute l'étendue de mon ignorance, à en juger par les conseils qu'il m'a donnés alors pour orienter mes études. Quoi qu'il en soit, sa bienveillance, visiblement, s'adressait à la personne, non aux bagages ou aux dons éventuels, ni à une réputation ou à une notoriété. Dans l'année qui a suivi, j'ai été l'hôte d'un cours de Cartan à l'école auquel je m'accrochais ferme. Celui aussi du séminaire Cartan, en témoin ébahi des discussions entre lui et Serre, à grands coups de suites spectrales... Grothendieck écrit entre parenthèses (Brrrrr!) ... et de dessins appelés diagrammes, pleins de flèches recouvrant tout le tableau. C'était l'époque héroïque de la théorie des faisceaux et de tout un arsenal dont le sens m'échappait totalement, alors que je me contraignais pourtant tant bien que mal à ingurgiter définitions énoncés, et à vérifier les démonstrations. Les jours de séminaire Bourbaki, réunissant une petite vingtaine de participants et auditeurs, on y voyait débarquer, tel un groupe de copains un peu bruyants, les membres de ce fameux gang Bourbaki.

Ils se tutoyaient tous, parlaient un même langage qui m'échappait à peu près totalement, fumaient beaucoup et riaient volontiers. Il ne manquait que les caisses de bière pour compléter l'ambiance. C'était remplacé par la craie et l'éponge. A l'époque, j'étais allé voir monsieur Leray au Collège de France pour lui demander si je me rappelle bien de quoi traiterait son cours. Je ne me rappelle ni des explications qu'il a pu me donner, ni si j'y ai compris quoi que ce soit, seulement que là aussi, je sentais un accueil bienveillant, s'adressant au premier étranger venus. C'est cela, et rien d'autre, sûrement, qui a fait que je suis allé à ce cours et m'y suis accroché bravement, comme au séminaire Cartan, alors que le sens de ce que Leray y exposait m'échappait presque totalement. La chose étrange, c'est que dans ce monde où j'étais nouveau venu et dont je ne comprenais guère le langage et le parler encore moins, je ne me sentais pas un étranger alors que je n'avais guère l'occasion de parleret pour cause, avec un de ces joyeux lurons, je me sentais pourtant accepté, je dirais même presque un des leurs. Je ne me rappelle pas une seule occasion où j'ai été traité avec condescendance par un de ces hommes, ni d'occasion où ma soif de connaître, et plus tard, à nouveau, ma joie de découvrir, se soit trouvée rejetée par une suffisance ou par un dédain. S'il n'en avait été ainsi, je ne serais pas devenu mathématicien, comme on dit, j'aurais choisi un autre métier où je pourrais donner ma mesure sans avoir à affronter le mépris.

Alors qu'objectivement, j'étais étranger à ce monde, tout comme j'étais un étranger en France, un lien, pourtant, m'unissait à ces hommes d'un autre milieu, d'une autre culture, d'un autre destin, une passion commune. Je doute qu'en cette année cruciale où je découvrais le monde des mathématiciens, un d'eux percevait en moi cette même passion qui les habitait. Pour eux, je devais être un parmi une masse

d'auditeurs de cours et de séminaires, prenant des notes et visiblement pas bien dans le coup.

Si peut-être, je me distinguais en quelque façon des autres auditeurs, c'est que je n'avais pas peur de poser des questions, qui le plus souvent devaient dénoter surtout mon ignorance phénoménale, aussi bien du langage que des choses mathématiques. Les réponses pouvaient être brèves, voire étonnées. Jamais l'hurluberlu ébahi que j'étais alors ne s'est heurté à une rebuffade, à une remise à ma place, ni dans le milieu sans façons du groupe Bourbaki, ni dans le cadre plus austère des cours de Leray au Collège de France.

Durant ces années, depuis que j'avais débarqué à Paris avec une lettre pour Élie Cartan dans ma poche, jamais je n'ai eu l'impression de me trouver en face d'un clan, d'un monde fermé, voire hostile. Si j'ai connu, bien connu cette contraction intérieure en face du mépris, ce n'est pas dans ce monde-là, pas en ce temps-là, tout au moins. Le respect de la personne faisait partie de l'air que j'ai respiré. Il n'y avait pas à mériter le respect, faire ses preuves avant d'être accepté et traité avec quelque aménité. Chose étrange, peut être, il suffisait d'être une personne, d'avoir un visage humain."

Donc Grothendieck continue. Il faut savoir que Grothendieck a quitté délibérément le monde mathématique vers 1970. C'est ce qu'il appelle le grand tournant. "Ce n'est qu'après le grand tournant de 1970, le premier réveil devrais-je dire, que je me suis rendu compte que ce microcosme douillet et sympathique ne représentait qu'une toute petite portion du monde mathématique et que les traits qu'il me plaisait de prêter à ce monde, que je continuais à ignorer, auxquels je n'avais jamais songé à m'intéresser, étaient des traits fictifs.

Au cours de ces 22 ans, donc entre 48 quand il est arrivé à Paris et 70, ce microcosme lui-même avait d'ailleurs changé de visage dans un monde environnant qui lui aussi changeait. Moi aussi, assurément, au fil des ans et sans m'en douter, j'avais changé comme le monde autour de moi. Je ne sais si mes amis et collègues s'apercevaient plus que moi de ce changement dans le monde environnant, dans leur microcosme à eux, et dans eux-mêmes. Je ne saurais dire non plus comment s'est fait ce changement étrange, c'est venu sans doute insidieusement, à pas de loup.

*L'homme de notoriété était craint, moi-même étais craint, sinon par mes élèves ou mes amis, ou par ceux qui me connaissaient personnellement, du moins par ceux qui ne me connaissaient que par une notoriété et qui ne se sentaient pas eux-mêmes protégés par une notoriété comparable. J'ai pris connaissance de la crainte qui sévit dans le monde mathématique qu'au lendemain de mon réveil, il y a bientôt quinze ans." (Quand il a écrit *Récoltes et semailles* et le sens de *Récoltes et semailles*, c'est*

exactement ça : il a récolté ce qu'il a semé. C'était en 85, quinze ans après.) *“Pendant les quinze ans qui avaient précédé, progressivement et sans m'en douter, (Ça, c'était avant 70.) j'étais entré dans le rôle du grand patron dans le monde du Who is who mathématique. Sans m'en douter aussi, j'étais prisonnier de ce rôle qui m'isolait de tous, sauf de quelques pairs et de quelques élèves. C'est une fois seulement que je suis sorti de ce rôle qu'une partie au moins de la crainte qui l'entourait est tombée, les langues se sont déliées, qui avaient été muettes devant moi pendant des années. Le témoignage qu'elles m'apportaient n'était pas seulement celui de la crainte, c'était aussi celui du mépris, le mépris surtout des gens en place vis à vis des autres, un mépris qui suscite et alimente la crainte. Je n'avais guère l'expérience de la crainte, mais bien celle du mépris, en des temps où la personne et la vie d'une personne ne pesait pas lourd. Il m'avait plus d'oublier le temps du mépris et voilà qu'il se rappelait à mon bon souvenir. Peut-être n'avait-il jamais cessé, alors que je m'étais contenté simplement de changer de monde, comme il m'avait semblé, de regarder ailleurs, ou simplement de faire semblant de ne rien voir, rien entendre, en dehors des passionnantes interminables discussions mathématiques. En ces jours, j'acceptais enfin d'apprendre que le mépris sévissait partout autour de moi, dans le monde que j'avais choisi comme mien, auquel je m'étais identifié, qui avait eu ma caution et qui m'avait choyé.”*

Donc, si vous voulez, ça, c'est un résumé de ce qui est dit dans le sujet principal de *Récoltes et semailles*, bien sûr, qui est le rapport de Grothendieck au monde mathématique. Je passe à un texte absolument essentiel, un autre texte de Grothendieck qui s'appelle *La clef des songes*. Et quand j'ai préparé cet exposé, je relisais *La clé des songes* et je me suis aperçu d'une chose. J'ai compris en fait que sans le savoir et sans le vouloir, j'avais, en donnant mon titre, laissé entrouverte la possibilité d'une interprétation complètement différente qui touche en fait au cœur de l'ouvrage qui est *La clé des songes* et où le mot créateur apparaît dans un sens que je vous laisse deviner, au fil de ma lecture de son témoignage. Et je vais vous lire le témoignage de Grothendieck, on a beaucoup entendu parler de l'enfance de Grothendieck, etc. Mais bien sûr, il vaut beaucoup mieux entendre ce que lui-même a à en dire.

Je vais vous lire le témoignage de Grothendieck sur son enfance, qui est dans *La clé des songes*. *“J'ai vécu les cinq premières années de ma vie auprès de mes parents et en compagnie de ma sœur à Berlin. C'est Grothendieck qui parle, bien entendu. “Mes parents étaient athées. Pour eux, les religions étaient des survivances archaïques et les églises et autres institutions religieuses, des instruments d'exploitation et de domination des hommes. Religion et Église étaient destinés à être balayés sans retour par la révolution mondiale qui mettrait fin aux inégalités sociales et à toutes les formes de cruauté et d'injustice, et assurerait un libre épanouissement de tous les hommes.*

Cependant, comme mes parents étaient tous deux issus de familles croyantes, cela leur donnait une certaine tolérance vis à vis des croyances et pratiques religieuses chez autrui ou vis-à-vis des personnes de religion. C'étaient pour eux des personnes

comme les autres, mais qui se trouvaient avoir ce travers-là, un peu anachronique il fallait bien dire, comme d'autres avaient aussi les leurs. Mon père était issu d'une famille juive pieuse dans une petite ville d'Ukraine, Novo Zubkov. Il avait même un grand père rabbin.

La religion ne devait pourtant pas avoir beaucoup prise sur lui, même dans son enfance. Très tôt déjà, il se sentait solidaire des paysans et petites gens, plus que de sa famille de classe moyenne. À l'âge de 14 ans, il prend le large pour rejoindre un des groupes anarchistes, qui sillonnaient le pays en prêchant la révolution, le partage des terres et des biens, et la liberté des hommes. De quoi faire battre un cœur généreux et hardi. C'était en Russie tsariste en 1904. Et jusqu'à la fin de sa vie encore, et envers et contre tout, il s'est vu comme... il s'appelait Sacha Piotr, c'était là son nom dans le mouvement ... anarchiste et révolutionnaire dont la mission était de préparer la révolution mondiale pour l'émancipation de tous les peuples. Pendant deux ans, il partage la vie mouvementée du groupe qu'il avait rejoint puis cerné par... (alors, on était en 1906) ...cerné par les forces de l'ordre, et après un combat acharné, il est fait prisonnier avec tous ses camarades. Tous sont condamnés à mort et tous, sauf lui, sont exécutés. Pendant trois semaines, il attend jour après jour qu'on l'emmène au peloton.

Il est finalement gracié à cause de son jeune âge et sa peine commuée en celle de prison à perpétuité. Il reste en prison pendant onze ans, de l'âge de 16 ans à l'âge de 27 ans, avec des épisodes mouvementés d'évasions, révoltes, grèves de la faim. Il est libéré par la révolution en 1917, puis participe très activement à la révolution, en Ukraine surtout, où il combat à la tête d'un groupe autonome de combattants anarchistes, bien armés en contact avec Makhno, le chef de l'armée ukrainienne de paysans. Condamné à mort par les bolchéviques et après leur mainmise sur le pays, il quitte le pays clandestinement en 1921 pour atterrir d'abord à Paris, tout comme Makhno. Au cours des quatre années écoulées d'activité militante et combattante intense, il a d'ailleurs une vie amoureuse assez tumultueuse dont est issue un enfant, mon demi frère Dodek. C'est bien sûr Grothendieck qui parle. Dans l'émigration, d'abord à Paris, puis à Berlin, puis à nouveau en France, il gagne sa vie tant bien que mal comme photographe ambulant qui lui assure son indépendance matérielle. En 1924, à l'occasion d'un voyage à Berlin, il y fait la connaissance de celle qui devait devenir ma mère. Coup de foudre de part et d'autre. Ils restèrent indissolublement attachés l'un à l'autre, pour le meilleur et surtout pour le pire, ivant en union libre jusqu'à la mort de mon père en 1942, en déportation à Auschwitz.

Je suis le seul enfant issu de cette union en 1928. Ma soeur de 4 ans mon aînée, était issue d'un précédent mariage. Ma mère est née en 1900 à Hambourg, d'une famille protestante assez aisée qui avait connu un déclin social inexorable tout au cours de son enfance et de son adolescence. Comme mon père, elle avait une personnalité exceptionnellement forte. Elle commence à se dégager de l'autorité morale de ses pa-

rents à l'âge de 14 ans. À 17 ans, elle passe par une crise religieuse et se dégage de la foi naïve et sans problèmes de son enfance, qui ne lui donnait aucune réponse aux questions que lui posait sa propre vie et le spectacle du monde.

Elle m'en a parlé comme d'un arrachement douloureux et nécessaire. Aussi bien ma mère que mon père avaient des dons littéraires remarquables. Chez mon père, il y avait même là une vocation impérieuse qu'il sentait inséparable de sa vocation révolutionnaire. D'après les quelques fragments qu'il a laissés, je n'ai pas de doute qu'il avait l'étoffe du grand écrivain." En fait, si vous réfléchissez, vous allez voir que Grothendieck a réalisé ce que son père n'avait pas eu le temps de faire, c'est à dire cette écriture. "Et pendant de longues années après la fin abrupte d'une immense épopée, il portait en lui l'œuvre à accomplir, une fresque riche de foi et d'espoir et de peines et de rires et de larmes et de sang versé, drue et vaste comme sa propre vie indomptée ; et vive comme un chant de liberté.

Il lui appartenait de faire s'incarner cette œuvre qui se faisait dense et lourde, et qui poussait et exigeait de naître. Elle serait sa voix, son message, ce qu'il avait à dire aux hommes, ce que nul autre ne savait et ne saurait dire. S'il avait été fidèle à lui-même, cet enfant-là qui voulait naître ne l'aurait pas sollicité en vain. Alors qu'il s'éparpillait aux quatre vents, il le savait bien au fond et que s'il laissait sa vie et sa force se faire grignoter par les petitesesses de la vie des migrants, c'est qu'il était de connivence. Et ma mère aussi avait des dons bénis qui la prédestinaient à de grandes choses. Mais ils ont choisi de se neutraliser mutuellement dans un affrontement passionné sans fin, l'un et l'autre vendant son droit d'aînesse pour les satisfactions d'une vie conjugale pavoisant au grand amour, aux dimensions surhumaines et dont ni l'un ni l'autre, jusqu'à leur mort, n'auront garde de mettre à jour la nature et les vrais ressorts. Après l'avènement de Hitler en 1933, mes parents émigrent en France, terre d'asile et de liberté pendant quelques années encore, en laissant ma sœur d'un côté à Berlin, moi de l'autre, à Blankenese près de Hambourg," Donc, Grothendieck a passé six ans de sa toute petite enfance seul, sans ses parents "et sans plus trop se préoccuper de leur encombrante progéniture jusqu'en 1939. Je les rejoins à Paris en 1939, la situation pour moi, en Allemagne nazie devenant de plus en plus périlleuse, quelques mois avant que n'éclate la guerre mondiale, il était temps. Nous sommes internés en tant qu'étrangers indésirables, mon père dès l'hiver 1939, ma mère avec moi au début 1940.

Je reste deux ans au camp de concentration, puis suis accueilli en 1942 dans une maison d'enfants du Secours suisse, au Chambon sur Lignon, en pays cévenol protestant, où se cachent beaucoup de juifs, guêtés comme nous par la déportation. La même année, mon père est déporté du camp du Vernet pour une destination inconnue. C'est des années plus tard, que ma mère et moi aurons notification officielle de sa mort à Auschwitz. Ma mère reste au camp jusqu'en janvier 1944.

Elle mourra en décembre 1957 des suites d'une tuberculose pulmonaire contractée au camp.” Alors, je pense qu'il vaut mieux que je saute un petit passage. J'y reviendrai après, éventuellement parce que je veux vous lire, sans doute la partie la plus la plus importante des textes que j'ai recueillis dans *La clé des songes*, et qui, je l'espère, vous donneront le sens, le deuxième sens du titre. C'est à nouveau Grothendieck qui parle, et il va raconter un épisode qui est arrivé à son père.

Donc, voilà ce que Grothendieck nous dit : *“Au cours de ces derniers mois, d'une telle densité par l'action de Dieu en moi, j'ai repensé parfois à un événement dans la vie de mon père, qui a eu lieu longtemps avant ma naissance et auquel j'avais rarement eu l'occasion de penser. Ils ne m'en a jamais parlé d'ailleurs, ni à âme qui vive, d'ailleurs, sauf à ma mère, dans les semaines de passion tumultueuse qui ont suivi leur rencontre en 1924. C'est elle qui m'en a parlé et des années après sa mort. Il s'agit d'une expérience qu'il a eue en prison, dans sa huitième année de captivité, donc vers l'année 1914. C'était au terme d'un an de réclusion solitaire, que lui avait valu une tentative d'évasion, au cours d'un transfert d'une prison à l'autre. Ça a été sûrement l'année la plus dure de sa vie et qui aurait détruit ou brisé ou éteint plus d'un, solitude totale, sans rien pour lire, ni écrire, ni s'occuper, dans une cellule isolée au milieu d'un étage désert, coupé même des bruits des vivants, sauf l'immuable et obsédant scénario quotidien, trois fois par jour, la brève apparition du gardien apportant la pitance et le soir, une apparition-éclair du directeur venant en personne inspecter la tête dure de la prison. Chaque jour s'étirait, comme un purgatoire sans fin. Il y en avait 365 à passer, avant qu'il ne soit à nouveau rattaché au monde des vivants, avec des livres, un crayon. Il les a comptés ces jours-là, ces éternités qu'il avait à franchir, mais au bout du 365ème, c'est à peine s'il pouvait saisir que c'était bel et bien la fin de son calvaire sans fin.*

Et pendant les trois jours suivants encore, rien. Au bout du troisième, à sa demande “L'année est passée, maintenant... Quand aurai-je des livres ?”, un laconique “Attendez” du directeur. Trois jours après encore, pareil ! On jouait avec lui, qui était livré à merci. Mais la révolte couvait, ulcérée, dans l'homme poussé à bout. Le lendemain, à peine prononcée la même réponse impassible “Attendez”, le lourd crachoir en cuivre à bords tranchants faillit fracasser le crâne de l'imprudent tourmenteur.

Se jetant d'un côté juste à temps, il en sentit le souffle aux tempes, avant que le projectile s'écrase sur le mur opposé du corridor et qu'il rejette précipitamment derrière lui la lourde porte bardée. C'est miracle pour moi que mon père ne fut pas pendu sur le champ. Peut-être un scrupule de conscience du directeur qui “craignait Dieu” et qui sentait confusément par la mort-même qui l'avait frôlé de si près, qu'il avait été trop loin. Toujours est-il que le jeune révolté est battu comme plâtre, c'était la moindre des choses, puis jeté dans les fers, dans un cachot puant, dans l'obscurité totale, pour une durée indéterminée. Un jour sur trois, on ouvre les volets, et le jour relaye la nuit moite. Pourtant, la révolte n'est pas brisée. Grève de la faim totale,

sans manger ni boire, malgré le jeune corps qui obstinément veut vivre, l'âme ulcérée, rongée par l'impossible révolte et l'humiliation de l'impuissance, et les chairs gonflées débordant en bourrelets vitreux autour des anneaux de fer aux poignets et aux chevilles.

C'était les jours où il a touché au fin fond de la misère humaine, consciente d'elle-même, celle du corps, celle de l'âme. C'est au terme du sixième jour de cachot, jour à volets ouverts qu'eut lieu la chose inouïe, qui fut le secret le plus précieux et le mieux gardé de sa vie, dans les dix années qui ont suivi. C'était une vague soudaine de lumière d'une intensité indicible, en deux mouvements successifs, qui emplit sa cellule et le pénètre et l'emplit, comme une eau profonde, qui apaise et efface toute douleur et comme un feu ardent qui brûle d'amour, un amour sans bornes pour tous les vivants, toute distinction d'amis et d'ennemis balayée, effacée.

Je ne me rappelle pas que ma mère ait eu un nom tout prêt pour nommer cette expérience d'un autre qu'elle me rapportait. Je l'appellerai maintenant une illumination, état exceptionnel et éphémère, proche de ce que rapportent les témoignages de certains textes sacrés et de nombre de mystiques. Mais cette expérience se place ici en dehors de tout contexte qu'on appelle communément religieux. Cela faisait plus de dix ans sûrement que mon père s'était détaché de l'emprise d'une religion pour ne jamais y revenir.

Il est sûr pour moi, même sans avoir de précisions à ce sujet, que cet événement a profondément transformé sa perception des choses et toute son attitude intérieure dans les jours et les semaines au moins qui ont suivi. Des jours de très dures épreuves, sûrement. Mais j'ai de bonnes raisons de croire que ni alors, ni plus tard, il n'a fait de tentatives pour situer ce qui lui était advenu, dans sa vision du monde et de lui. Ça n'a pas été pour lui l'amorce d'un travail intérieur en profondeur et de longue haleine, qui aurait fait fructifier et se multiplier l'extraordinaire don qui lui avait été fait et confié. Il a dû lui réserver une case bien séparée, comme un joyau qu'on serre dans un écrin fermé, en se gardant de le mettre en contact avec le reste de sa vie. Pourtant, je n'ai aucun doute que cette grâce inouïe, qui avait en un instant changé l'excès d'une misère en une indicible splendeur, était destinée non à être gardée ainsi sous clef, mais à irriguer et à féconder toute sa vie ultérieure.

C'était une chance extraordinaire qui lui était offerte, et qu'il n'a pas saisie. Un pain dont il n'a mangé qu'une fois à pleine bouche et auquel il n'a plus touché. Dix ans plus tard, à la façon dont il s'en est ouvert à ma mère, dans l'ivresse de ses premières amours avec une femme qui allait le lier pieds et poings, c'était bien comme un bijou insolite et très précieux, dont il lui aurait donné la primeur. Et quand elle m'en a parlé, plus de vingt ans plus tard encore, j'ai su qu'elle avait apprécié bel et bien, et apprécié encore, cet hommage jeté alors à ses pieds, et qu'elle avait accueilli avec empressement et comme un éclatant témoignage d'une communion totale avec l'homme

adoré, et d'une intimité qui n'a plus rien à sceller. Et moi-même, en l'entendant, jeune homme de 17 ans ou 18 ans, en ai pris connaissance avec un empressement ému tout semblable. J'ai vu moi aussi le bijou qui rend aussi et encore pour moi l'éclat de ce père prestigieux et inégalable héros, en même temps que celui de ma mère qui, seule entre tous les mortels, avait été jugée digne d'y avoir part. Ainsi, le pain donné par Dieu comme inépuisable nourriture d'une âme, laquelle, peut-être, croîtrait et en nourrirait d'autres âmes encore, a fini par devenir une parure de famille, venant rehausser la splendeur d'un mythe cher et alimenter une commune vanité."

Voilà. J'ai terminé, merci.